

II

LES ANIMAUX SAUVAGES

UNE CHASSE A L'ÉLÉPHANT

A nuit entière s'écoula dans un calme relatif, le pauvre éléphant ne cessa pas une minute ses infructueuses tentatives pour revenir à la liberté, cela me navrait réellement de l'entendre souffler et se plaindre, et franchement je trouvais le plaisir que j'avais voulu me procurer cruel et barbare. Au milieu de toutes les réflexions qui venaient m'assaillir, j'en étais à me demander si le pauvre animal n'était pas victime de son amour maternel, et je me forçais un petit roman qui était des plus probables. Je voyais une des femelles du troupeau qui, n'apercevant pas son petit près d'elle, s'était mise à sa recherche ; les cris de N'Otooué et de ses compagnons étaient venus la troubler, l'égarer ; elle avait suivi une fausse piste et s'était fait prendre.

Je dis que mon roman est probable, est-ce bien le roman que je désirais dire ? Si cette supposition n'est pas la vraie, l'autre est aussi intéressante pour l'intelligent animal, car alors les cris d'appel imités par N'Otooué ont été entendus dans le kraal, et un des chefs aura ordonné à notre victime d'aller à la recherche du petit égaré.

Dans un cas comme dans l'autre, la pauvre bête était aussi intéressante pour moi, et je me jurai bien de ne permettre à aucun prix, le lendemain, à N'Otooué et à ses noirs, de la tuer avec leurs flèches empoisonnées.

Je me doutais parfaitement de l'assaut que j'allais avoir à soutenir, car les deux défenses de la bête étaient une véritable richesse pour mes gens, mais je n'étais parti qu'à cette condition, et j'étais résolu à faire respecter mon autorité. Pour éviter toute surprise, avant même qu'il fit jour, je pris le parti de traiter la question.

N'Otooué et les autres noirs depuis un instant parlaient, gesticulaient, s'animaient. Le sens de leurs discours était perdu pour moi, mais je compris qu'ils devaient parler de notre prisonnier, car le mot N'Oury—éléphant—revenait à chaque instant sur leurs lèvres.

Je m'imaginai aisément, à l'animation de la conversation, que les gaillards devaient déjà supputer entre eux les bénéfices qu'ils allaient retirer des défenses du pauvre animal, qui geignait à quelques pas de nous.

J'allais interrompre le colloque, pour demander à N'Otooué quelle chose si intéressante pouvait bien les occuper, lorsque ce dernier, prenant audacieusement les devants, me dit :

—Savez-vous, Massa, ce que disent ces quatre hommes noirs qui sont avec nous ?

J'allais répondre que je l'ignorais, ne connaissant pas leur langage, lorsque l'idée me vint subitement d'intriguer le drôle.

—Certainement que je le sais, répondis-je, avec un aplomb à déconcerter mon interlocuteur.

—Alors, Massa, répondit ce dernier en hésitant, comprend maintenant le parler de Loango ?

—Oui, celui-là et bien d'autres.

Du temps que j'y étais, cela ne me coûtait pas plus de prendre des airs de polyglotte africain.

—Alors, Massa peut répéter à N'Otooué ce que nous venons de dire ?

Je suivis mon inspiration.

—Je puis le répéter à la lettre.

—N'Otooué serait bien heureux d'entendre.

—Eh bien ! ouvre tes larges oreilles, maître fripon. Voilà ce que vous désirez : tes compagnons t'ont demandé quelle serait la part qui leur reven-

drat sur l'échange des dents d'éléphant, aux comp-toirs des traitants de Mayamba, ou de Loango, est-ce vrai ?

—Oui, Massa, répondit-il d'un air piteux.

—Alors tu leur as répondu que tu ne demandais pas mieux que de leur donner leur part d'usage sur la côte pour les engagés de chasse, c'est-à-dire un cinquième à se partager entre eux quatre, mais que tu craignais bien que je ne voulusse pas y consentir. Est-ce que je me trompe ?

—Non, Massa ! c'est bien cela, fit alors le pauvre diable, complètement ahuri.

—Alors tes compagnons t'ont répondu simplement qu'il fallait tout bonnement envoyer promener le blanc, qu'il n'était pas le maître des forêts africaines, que les éléphants étaient aux noirs.

—Massa, Massa, fit le pauvre diable d'un ton suppliant.

—Et ils ont ajouté que, si le blanc faisait le méchant, on le tuerait comme l'éléphant. Est-ce bien cela ? réponds, fis-je en terminant d'une voix de tonnerre.

—Pardon, maître, fit le pauvre diable qui tremblait de tous ses membres, je n'ai pas consenti qu'on vous tuât. N'Otooué est un chasseur, ce n'est pas un rôdeur de forêt.

En disant cela, contre son habitude, il ne mentait pas, les quatre engagés, récoltés dans l'intérieur, de la côte, ne pouvaient être que de fiefés fripons, qui se seraient souciés de la mort d'un homme comme d'une banane, mais, pour N'Otooué c'était autre chose.

Depuis de longues années, il échangeait l'ivoire, les cornes de buffle, les écailles, la poudre d'or, avec les traitants de Mayamba et de toute la côte, et le meurtre d'un blanc qui lui avait été confié, non seulement lui ferait tous les comptes, mais encore l'exposait à être mis à mort par le premier chef de village venu, jaloux de se faire bien venir des trafiquants, ces dispensateurs de marchandises européennes.

N'Otooué savait très bien que, pour la promesse d'un simple baril de rhum, sa vie ne vaudrait pas cher si j'étais tué par lui, ou s'il me laissait tuer, et que le premier maraudeur venu lui couperait la gorge pour obtenir la récompense promise.

Le jeu n'en valait point la chandelle, comme on dit vulgairement, et je crus fermement que le guide n'avait pas eu un seul instant l'idée de s'associer à

la proposition de ses engagés. J'étais, pour ainsi dire, inscrit au *doit* de N'Otooué sur les registres de M. Walter ; pour passer à son *avoir*, il fallait qu'il me ramenât à la côte, où, si je préférais rentrer en Europe, par le Lopez, N'Otooué devait rapporter à Mayamba, au même négociant, une attestation de ses bons services signée de moi et de deux traitants de la côte, sans cela il ne pouvait réparaître sans être immédiatement traité comme mon assassin.

Le jour commençait à paraître, et bien que les images de tout ce qui m'entourait fussent encore confuses, je distinguais vaguement la silhouette des quatre noirs, de N'Otooué et de sa famille.

Pendant tout le temps que j'avais semblé me donner pour réfléchir, le guide s'était maintenu dans une posture suppliante près de moi. Au fur et à mesure que le jour grandissait, je prenais une pose plus dramatique, et c'est la main sur mon revolver qu'au bout d'un moment je répondis à N'Otooué, en fronçant les sourcils :

—C'est bien, j'ai tout entendu, tu n'as pas trempé dans les projets d'attentat contre ma personne que tes engagés avaient conçus, et bien t'en a pris, car j'allais vous casser la tête à tous les cinq avec mon revolver.

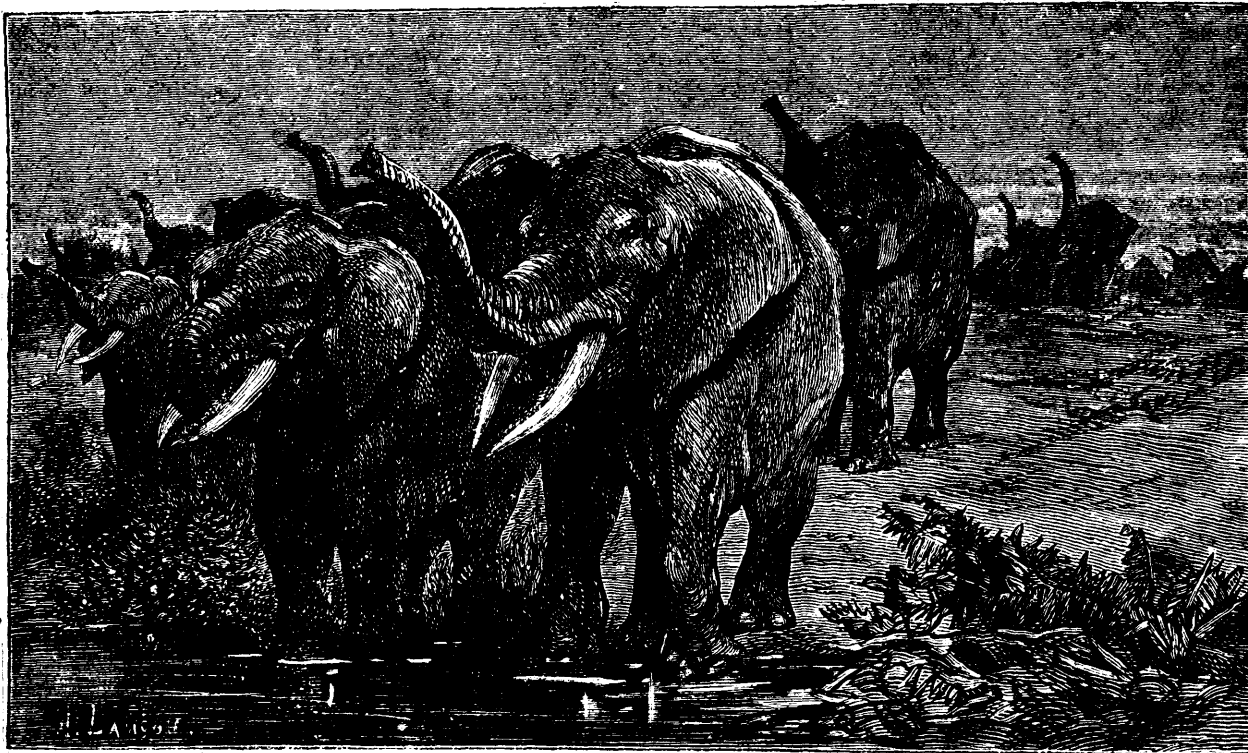
—Mais ce n'est pas tout ; des hommes engagés par toi à mon service ont comploté contre ma vie ; quelle peine méritent-ils d'après les lois en usage dans les forêts de l'Afrique ?

—Ils méritent la mort, répondit le guide d'une voix grave.

Dans ce moment, N'Otooué, qui croyait sa tête gravement compromise, aurait, avec la générosité des Africains, sacrifié tous les siens pour se sauver. Il est de fait, cependant, que la loi du talion existe dans ces contrées avec toute sa force barbare, mais souvent nécessaire, et qu'un homme dont la vie a été menacée par un autre a droit de le mettre à mort, pour éviter de subir le même sort.

Il est certain également que, si N'Otooué y eût prêté les mains si peu que ce fût, les quatre engagés se fussent jetés sur moi par surprise et m'eussent assommé sur place ; j'étais donc en ce cas en état de légitime défense, et si j'eusse fait un exemple je dois déclarer aujourd'hui que ma conscience serait parfaitement en paix.

Mais le sang me répugnait, je ne l'ai jamais versé pendant le cours de mes longs voyages, et je



Eléphants descendant le soir au bord d'une rivière.